

P'tite cruche !

Sylvie St-laurent



À Catherine, ma filleule adorée

Préface

Les gens me demandent souvent où je trouve l'inspiration.
Voici ce qui s'est passé en ce qui a trait à « P'tite cruche ».

Il y a plusieurs années, je suivais un atelier d'écriture. Nous devons choisir un projet d'écriture. Ces jours-là, je rendis visite à ma mère. Alors que je discutais à bâtons rompus avec mes parents, ma mère me demanda :

- Te souviens-tu, Sylvie, quand je t'appelais « la petite cruche » parce que tu n'apprenais pas vite en mathématiques?
- Assez difficile à oublier... commentai-je.

Aussitôt le commentaire échappé, mes neurones se mirent à fonctionner à toute allure. Je m'écriai :

- Je viens de trouver le titre de mon livre!
- Je ne vois pas ce que tu pourrais raconter de plus à ce sujet pour en faire un livre, répondit ma mère.
- Fie-toi sur moi, je ne manque pas d'imagination...

Ainsi est né le roman « P'tite cruche » qui n'a d'autobiographique que le titre. Toutefois, je dois confesser que j'ai emprunté à mon père certains traits de langage, dont les mots qu'il déclinait en « age »...

Bonne lecture!

Sylvie St-Laurent

L'enfant d'ici et ceux d'ailleurs, titrait le quotidien *La tribune*, lors de la parution de « P'tite cruche ». (Pierrette Roy, y critiquait à la fois le roman de Arlette Cousture, « Ces enfants d'ailleurs », et le mien.)

C'est à une femme originaire de chez nous, de Cookshire, plus particulièrement, que l'on doit un nouveau roman que publient pour leur rentrée d'automne, les productions sherbrookoises GGC.

Sylvie St-Laurent offre ici, avec « P'tit cruche », son deuxième roman, un petit bouquin qui s'élabore un peu à la manière d'un journal intime, au « je et qui, s'il ne tient pas de l'autobiographie est d'une incontestable logique et d'une rigueur irréprochable dans le développement de son intrigue et le cheminement de son héroïne. « P'tite cruche » vaut assurément le détour pour son intrigue, qui, je dois le reconnaître, m'a littéralement confondue.

Car l'auteur manifeste ici une certaine habilité, pour ne pas dire une habilité certaine, à raconter l'histoire de son personnage principal, Carole, une jeune femme absolument pas dépourvue mais qui a eu le malheur de grandir dans une mauvaise famille puis de répéter à nouveau un scénario erratique dans la sienne propre.

Les thèmes que celle-ci exploite ici ne sont pas nouveaux que l'on pense à celui de l'enfant déprécié à répétition, de la femme mal aimée et trompée, mais l'approche avec laquelle les aborde la romancière ne manque pas d'intérêt. Il faut applaudir l'audace manifestée ici en même temps que l'intérêt tout particulier du traitement qui fait de « P'tite cruche » un ouvrage qui se lit presque comme un roman policier.

Pierrette Roy

1

Après un été pourri et un automne précoce, l'hiver n'en finit plus de finir, cette année. Une semaine après Pâques, les jonquilles grelottent encore sous une étoile de neige. Comme elles, le soleil me manque. J'ai froid et je m'étirole. J'ai l'impression, parfois, que je fonctionne à l'énergie solaire. En ce moment, la réserve est au plus bas, la batterie "à terre".

- Tu es chanceuse, toi, au moins, Carole, tu ne bourgeonnes pas, me faisait remarquer, hier, ma copine Danielle, victime à son grand désespoir, d'une soudaine poussée d'acné, à trente-cinq ans.

Danielle est ma voisine et ma seule amie. Cette amitié ne plaît guère à mon mari qui prétend qu'elle a une mauvaise influence sur moi. J'admets qu'elle se montre un peu rebelle et féministe, à ses heures, mais qui ne le serait pas après ce qu'elle vient de traverser? Avec beaucoup de courage, je l'ai vue se relever d'un divorce éprouvant. Elle est une vraie survivante.

Jean n'a pas raison de se sentir si menacé. Pourtant, quand Danielle est dans les parages, il devient agressif, voire même grossier. L'autre soir, par exemple, elle est arrivée à la fin du repas avec sa fille. Je lui ai offert une tisane et nous nous sommes mises à jaser à bâtons rompus pendant que nos filles jouaient avec leurs poupées Barbie.

Notre conversation a eu l'air d'exaspérer Jean, qui a quitté la table, en bougonnant, avec sa tasse de café:

- Je libère la place, vous allez pouvoir parler dans mon dos tant que vous voudrez.

Je suis restée muette de surprise mais Danielle, plus vive, a rétorqué:

- Tu as un égo épouvantable de penser qu'on perd notre temps à parler de toi...

Même si elle a eu raison de répliquer, elle n'a pas trouvé exactement ce qu'il fallait dire pour être en grâce auprès de Jean. Bien sûr, il nous arrive d'échanger des confidences, elle et moi. Mais nous ne passons pas notre temps à déblatérer sur le dos de mon mari, comme il semble le prétendre. S'il a des choses à se reprocher et qu'il souffre de paranoïa, c'est son problème. Il doit surtout sentir, à mon avis, qu'il perd son emprise. Lorsque je l'ai épousé j'étais si naïve! Je l'ai laissé faire mon éducation, en quelque sorte. Tout ce qui sortait de sa bouche devenait, pour moi, parole d'évangile. Il était du genre à me reprocher, de préférence devant un public, des peccadilles du style: "Voyons, Carole, on ne met pas de radis dans la salade, en plein hiver". Et moi, pas plus brillante, j'obéissais, sans même penser à répliquer. Heureusement, les choses ont changé, depuis.

C'est pourquoi je ne peux pratiquement pas le blâmer de ronchonner, à l'occasion: qui aimerait voir se transformer une épouse docile en lionne rugissante et revendicatrice? Il ne vient pas l'idée de mon mari de s'interroger sur son attitude. C'est plus simple d'accuser la voisine "d'entraîneuse".

Plus que jamais, ces temps-ci, j'ai besoin du soutien moral et physique de Danielle. Je peux compter sur elle pour garder les enfants, au besoin, et pour les voiturier, comme je l'ai fait, pour elle, alors qu'elle nageait en pleine dépression l'an dernier. C'est à mon tour de vivre un mauvais quart d'heure, semble-t-il.

En effet, je suis si fatiguée, en ce moment, que tout me demande un effort. Il m'arrive parfois de souhaiter me retrouver à l'hôpital avec un mal étrange, qui disparaîtrait aussi mystérieusement qu'il s'est présenté, sans conséquence, mais qui me donnerait juste assez de temps pour reprendre le dessus.

Car, depuis novembre, je traîne la patte. Je n'ai pas passé une nuit convenable depuis des mois. Le stress me ronge de l'intérieur. Les maux d'estomac me réveillent vers trois heures du matin. Inutile de penser à revoir le médecin: il va encore me dire que je souffre de troubles psychosomatiques, façon élégante de me signifier que tout se passe dans ma tête.

Je ne sais même pas ce qui m'arrive. J'ai du mal à l'expliquer. Je me sens triste et désespérée, comme si toute ma vie me faisait mal, tout à coup. Je pleure souvent. Un rien déclenche une crise de larmes. Quelquefois, j'ai peur et j'ai l'impression qu'un malheur imminent plane. Ce malaise me prend surtout à la tombée de la nuit, au moment où je cesse toute activité et que je devrais normalement m'abandonner au sommeil. C'est paradoxal d'être si fatiguée et de ne pouvoir s'endormir. Pourquoi Morphée me boude-t-il ainsi?

La nuit dernière, encore, j'ai l'impression de ne pas avoir dormi mais j'ai bien dû fermer l'oeil puisque j'ai fait ce rêve, toujours le même, qui revient souvent, plus près du cauchemar, je dirais. Je suis dans un endroit inconnu, jamais le même. Où que j'aïlle, je me perds et je tourne en rond, sans jamais pouvoir retrouver mon chemin. Plus je cherche, plus je m'éloigne de mon but. C'est la panique. Je me réveille en nage et j'hésite à me rendormir de peur de retomber dans le même songe, comme la chose s'est déjà produite. Le plus horrible, au réveil, je suis encore imprégnée de la sensation désagréable d'être perdue et cette impression ne se dilue pas forcément au cours de la journée. C'est infernal!

Il est deux heures du matin. Je me lève pour ne pas perturber le sommeil de Jean, qui ronfle comme un engin à mes côtés. J'envie la capacité qu'il a de s'abandonner comme un enfant, dès qu'il pose la tête sur l'oreiller. Contrairement à moi, le mot *insomnie* est exclu de son vocabulaire. Il n'en a jamais souffert même quand le ciel menaçait de nous tomber sur la tête. Rien ne semble l'ébranler; il dit qu'il n'a peur de rien. Lorsque je lui reproche de prendre certaines choses trop à la légère, il rétorque que je m'en fais assez pour les deux et qu'il faut bien que quelqu'un garde son calme dans la maison.

Pourtant, en ce moment, je sens bien que quelque chose le tracasse. Il est plus grognon que d'habitude, maudit ceci ou cela, à tour de bras. Et comme il n'est pas du genre extraverti, je devrai attendre que l'abcès éclate. En attendant, je me ronge les sangs à essayer de deviner la cause de ses sautes d'humeur. Comme bien des hommes, il n'a pas appris à exprimer ce qu'il ressent. Quelquefois, il contrôle tellement bien ses émotions que j'ai l'impression d'avoir épousé un extra-terrestre ou un robot.

Le mois dernier, par exemple, il n'a pas versé une larme aux funérailles de

son père. Là encore, il devait penser que je m'exécutais pour les deux car il a lancé, à un moment donné, excédé: *maudit brailage*.

En presque dix ans de mariage, je ne l'ai jamais vu s'émouvoir. Pourquoi s'interdit-il de vivre certaines émotions? Il ne se permet que la colère, mais ne me laisse pas exprimer la mienne. Lorsque je la manifeste, il me traite carrément d'hystérique, me dit de me *calmer les hormones*. Alors que lui, il se garde le droit de me sortir toutes les insanités qui lui passent par la tête, à commencer par injurier la travailleuse sociale, que je vois depuis bientôt un an.

Encore hier, il m'a suggéré fortement de cesser de lui rendre visite. Il dit qu'elle me monte la tête, comme Danielle, que je ne suis plus la même depuis "ce temps-là". Il a raison sur ce point. Je ne serai plus jamais la même, je le sais maintenant.

Pauvre Jean! Il s'adapte mal au changement. J'étais bien plus commode lorsque je ne disais rien, que je ravalais mes larmes et mes frustrations. En fait, Ginette ne me monte pas la tête, comme il le dit. Elle me l'a simplement sortie du sable dans lequel je l'enfouissais savamment.

Jean ne soupçonne pas, cependant, que j'en veux quelquefois à cette femme de m'ouvrir les yeux. Au moins, le mal que je portais en moi depuis l'enfance m'était familier. Ce que je vis maintenant m'est étranger et me fait peur.

Je ne soupçonnais pas que j'abritais autant de colère refoulée en moi. Quand elle refait surface, ce n'est pas joli. Elle est la cause de bien des remous. Je ne me reconnais plus par moments. Je ne peux donc pas en vouloir à mon mari de se plaindre d'avoir l'impression de vivre avec une inconnue.

2

Comme tous les mercredis, après le boulot, je file en vitesse au CLSC rencontrer la travailleuse sociale qui me consacre sa dernière consultation de la journée. Dire qu'avant mon retour sur le marché du travail, en dehors des courses, c'était souvent ma seule sortie de la semaine.

En fait, le médecin m'avait recommandé de voir un psychologue. Comme je m'en doutais, Jean s'est vivement opposé au fait qu'il faudrait déboursier pour la consultation. Je l'entends encore clamer bien haut:

- Pour qui tu me prends, la banque à pitons? Puis qu'est-ce que ça va te donner d'aller raconter ta vie à un étranger?

À l'entendre, les psychologues sont les pires névrosés de la terre et seul le contenu de notre portefeuille les intéresse. Restait donc l'option de la travailleuse sociale. Cette solution déplaisait aussi à mon mari, d'autant plus que Danielle me l'a recommandée. Jean est d'avis qu'on doit laver son linge sale en famille. Toutefois, lorsque c'est le moment de le faire, il s'éclipse tout aussi vite que devant toutes les tâches ménagères.

Ginette sort de son bureau et raccompagne sa cliente jusqu'au pas de la

porte. Elle me sourit chaleureusement en passant à ma hauteur et me fait signe qu'elle sera à moi dans une minute.

Dès la première rencontre, je suis tombée sous le charme de cette femme accueillante qui m'a tout de suite inspiré confiance. Je ne me suis jamais livrée ainsi à qui que ce soit. Elle me questionne sur ma vie. Je lui raconte tout. Je m'abandonne sans retenue. Avec humour, elle sait dédramatiser les situations les plus sordides. Elle essaie de me *reprogrammer*, dit-elle. À sa disposition, elle possède tout un arsenal d'outils; elle me fait faire des exercices de visualisation et d'imagerie mentale. Un jour, elle m'a même annoncé:

- Aujourd'hui, on va faire des ancrages.

Je n'avais aucune idée de quoi il s'agissait mais j'ai ajouté en blaguant:

- Tant mieux, je commençais justement à me sentir dériver.

Au début, même si tous ces exercices me paraissaient un peu bizarres, je m'y suis prêtée sans réticence. Après tout, Danielle n'est-elle pas la preuve vivante que ces simagrées, comme le dit Jean, mènent à quelque chose. J'en suis tellement convaincue que j'ai aussi accepté de faire partie d'un groupe de soutien qui se réunit, une fois par semaine. Une douzaine de femmes aux prises avec les mêmes problèmes se retrouveront pour discuter. Le *club des soutiens-gorge*, comme l'appelle mon mari, toujours aussi respectueux.

Ginette a tout de suite identifié le manque de confiance en moi dont je faisais preuve. Ensemble, nous avons essayé de comprendre d'où provenait le mal.

Nous n'avons pas eu besoin de chercher de midi à quatorze heures pour découvrir que ma mère en était en partie responsable. Je n'avais jamais réalisé à quel point de simples remarques désobligeantes peuvent laisser

des impressions tenaces dans la tête d'une petite fille vulnérable. J'ai même eu la révélation, à vingt-neuf ans, de découvrir que je n'étais pas aussi "vilain-petit-canard" qu'on avait essayé de me le laisser croire. C'est assez incroyable! Mais le plus difficile, dans la démarche que j'ai entreprise, n'est pas d'essayer de comprendre les motivations de tels actes mais d'enclencher le processus de pardon.

Car, ce n'est un secret pour personne, maman ne s'en est jamais cachée, à la naissance de mon frère, elle s'est considérée comblée et ne désirait pas d'autre enfant. Malheureusement pour elle, deux ans plus tard, elle s'est retrouvée enceinte. *Un accident est si vite arrivé*, comme le dit si bien l'annonce publicitaire.

À ses yeux, je possédais plusieurs tares: j'étais d'abord une fille, source, à son avis, de toutes sortes de problèmes reliés à mon sexe. De surcroît j'étais maigrichonne et rousse, d'où le surnom "Carouille" dont m'ont affublé mon frère et elle, après la mort de papa.

Lorsque mon père vivait encore, il y avait deux clans à la maison: maman et Mario d'un côté, papa et moi de l'autre, chacun protégeant son favori. Papa est décédé lorsque j'avais douze ans, alors je me suis retrouvée toute seule, sans personne pour me défendre.

Mon père était un grand rouquin aux yeux bleus, un artiste bohème et un musicien. Il ne vivait que pour la musique et la peinture. Il avait formé un groupe avec des amis et jouait, à la demande, dans les mariages et les soirées de toutes sortes.

Le jour, il peignait dans un petit atelier qu'il avait aménagé dans le garage.